

Histoire Orale de la Production des Connaissances dans les pays du Maghreb

2025-2026

Interview réalisée par Habib Ayeb

Baccar GHERIB

Professeur d'économie à la FSEG Tunis après avoir exercé presque une vingtaine d'années à la faculté des sciences juridiques, économiques et de gestion de Jendouba, dont il a été le doyen de 2013 à 2017. Économiste de formation spécialisé dans l'histoire économique et sociale. Baccar Gherib est aussi syndicaliste. Par ailleurs, il a et a été membre du bureau politique d'Attjdid (Almassar) et est membre de la rédaction d'Attariq Aljadid.

Habib

Le 8 décembre 2025, pour le programme de recherche Histoire orale de la production des connaissances dans les pays du Maghreb. Nous avons le plaisir et l'honneur de rencontrer aujourd'hui un grand producteur des connaissances sur la Tunisie, son histoire, son économie, sa sociologie, sa société. Baccar Gherib, économiste, sociologue aussi quelque part, et comme pour les autres, je ne fais pas de présentation, c'est ma première question, Si Baccar, vous êtes qui ?

Baccar

Merci. D'abord, tout le plaisir est pour moi. Vous avez déjà commencé à me présenter en disant économiste, quelque part sociologue, qui travaille sur l'histoire. En fait, je suis économiste de formation, mais je me suis spécialisé dans l'histoire de la pensée économique. Et j'ai fait une thèse sur Adam Smith et David Hume, qui sont des fondateurs de la pensée économique, de la science économique, disons, moderne. Mais comme vous l'aurez remarqué, ce sont des libéraux. Ce sont également les fondateurs du libéralisme économique, Adam Smith avec la main invisible, etc. Mais ma problématique n'était pas autour de la question libérale.

Ma problématique, c'était sur la cohabitation entre théorie économique et théorie de l'histoire chez ces deux grands penseurs écossais. Et pourquoi cette problématique ? Parce que, quelque part, c'est le marxisme qui est au départ de cette question. Parce que Marx, finalement, réussit à produire une théorie où l'économique et l'historique sont liés. Et donc, c'est à partir d'un questionnement marxiste que je me suis penché sur Adam Smith et David

Hume. Une fois la thèse soutenue, en 1998, j'ai été recruté en tant qu'enseignant en Tunisie et mon premier poste a été à la faculté de Jendouba, où je suis resté jusqu'en 2017.

Et j'ai continué à produire et à publier sur des questions d'histoire de la pensée économique, donc sur Hume et Smith, puis je suis revenu à mes premières amours, donc Marx, avec un article sur les historicismes du manifeste communiste. C'est un texte fondamental qu'on lit toujours avec beaucoup de profit. Puis je me suis intéressé à d'autres penseurs où j'ai trouvé une influence marxiste. Donc Joseph Schumpeter, le grand économiste autrichien, auteur d'un grand livre qui s'intitule « Capitalisme, socialisme et démocratie », où l'influence de Marx est vraiment nette, à mon avis. Mais également sur Max Weber. J'ai publié un article sur l'approche de Max Weber dans l'éthique protestante et l'esprit du capitalisme, où j'avais essayé de montrer également l'influence de Marx. D'ailleurs, j'ai intitulé l'article “Le spectre de Marx dans l'éthique protestante” de Max Weber. Mais petit à petit, je me suis rendu compte que peut-être je ne pouvais pas être assez utile aux étudiants et à la Tunisie en général si je restais confiné dans ces problématiques d'histoire de la pensée, etc. Même si c'est passionnant, même si c'est très formateur et très intéressant. Et donc j'ai bifurqué sur ce que j'appelle l'économie politique de la Tunisie.

J'ai publié trois articles. Le premier, c'était dans L'Année du Maghreb, il s'intitule “Les classes moyennes en Tunisie, entre mythes et réalité”, où je critiquais un peu le discours du régime, qui parlait d'une grande classe moyenne, florissante, supérieure à 80% de la population, etc. C'était un article méthodologique. Qu'est-ce que la classe moyenne ? Comment on peut mesurer ? les effectifs de la classe moyenne, etc., et j'avais remis en question le discours un peu d'autosatisfaction du régime autour des classes moyennes.

Habib

On parle du régime Ben Ali.

Baccar

Le régime Ben Ali, oui. Ca a été publié en 2011. Et puis, tout de suite après la révolution, j'ai publié un article dans la revue Tiers-Mondes et d'ailleurs, ça c'était un motif de satisfaction énorme pour moi parce que quand j'étais étudiant à la Faculté des sciences économiques et de gestion du campus, c'était une revue qui nous fascinait, la revue Tiers-Mondes. Surtout ceux qui travaillaient sur le développement, et donc c'était un plaisir d'être publié par cette revue, et l'article s'intitulait “Économie politique de la révolution en Tunisie, les groupes sociaux contre le capitalisme de Copinage”, donc de Ben Ali. J'avais essayé de montrer que finalement, différentes catégories sociales étaient lésées par l'économie politique du régime. Bon, c'est les Tunisiens des régions de l'intérieur qui se sont soulevés les premiers, mais finalement il y a eu une alchimie qui a entraîné les autres groupes sociaux, y compris les classes moyennes, y compris le secteur privé, qui quelque part en avait marre d'être dominé par l'oligarchie de Ben Ali, des familles de Ben Ali.

Et le troisième article, qui est peut-être plus sciences politiques qu'économie politique, c'était sur la crise d'hégémonie donc c'était un concept Gramscien, “Penser la révolution et la transition en Tunisie comme crise d'hégémonie”. Depuis, l'essentiel de ma production c'est les essais. On en a parlé tout à l'heure. La première publication, c'était de rassembler les articles que j'avais rédigés en tant que journaliste ou éditorialiste à Attariq al-Jadid, qui est le journal du mouvement Ettajdid. C'était une belle aventure, sincèrement. Nous avons adhéré avec un groupe de camarades à ce parti en juillet 2007 et une des décisions du

Congrès, c'était que le journal devienne un hebdomadaire. Ce n'était pas évident, parce que c'était un mensuel, on avait le temps de prendre notre temps et de solliciter les gens. Mais que ça devienne un hebdomadaire, et il n'y avait pas beaucoup de plumes autour de nous, ça m'a obligé à écrire un ou deux articles par semaine. Et je ne regrette pas du tout parce qu'après je les ai rassemblés, et je me suis rendu compte que finalement, il y avait des mouvements souterrains qui existaient dans la société, et qui ont fini par se rencontrer l'hiver 2010-2011. On en avait parlé dans Attariq al-Jadid, donc j'ai retrouvé des articles qui parlent du malaise de la jeunesse, de la *harqa*. J'ai retrouvé des articles sur le chômage des diplômés, sur la cyberdissidence et vous savez très bien que ça a joué un rôle important. Facebook a joué un rôle important dans la révolution. Sur la violence dans les stades parce que les premières grandes confrontations entre les Tunisiens et la police c'était à la suite d'un match connu entre l'Espérance et le club de Hammam Lif et c'était quelque chose de nouveau. C'était quelque chose de nouveau parce que c'était des affrontements vraiment violents. J'ai retrouvé tout ça dans les articles, j'ai écrit une petite préface pour dire que finalement ces articles avaient vu quelque chose, même si on ne pouvait pas deviner l'issue de 2010-2011.

Puis, un article sur la refondation de la gauche. Ça, c'était une réaction aux élections de 2011. Parce que les scores des différents groupes de gauche, quand on les rassemble, étaient vraiment très faibles. Et je me suis dit, si là on ne fait pas une autocritique, si on ne s'arrête pas pour essayer de comprendre ce qui ne marche pas... Bon, malheureusement, je pense qu'il n'a pas été très lu. Moi, je pensais que ça nécessitait un débat, que j'allais être critiqué. Non, apparemment, les gens de gauche ne lisent pas, peut-être, j'espère que ce n'est pas le cas.

Habib

En tout cas, ils n'ont pas réagi.

Baccar

Ils n'ont pas réagi. Il y a même un ami qui m'a dit "mais pour qui tu écris ?".

Et puis j'ai publié l'article "Penser la transition avec Gramsci" et ce livre a eu le prix de la foire du livre, j'en suis très fier.

J'ai écrit un livre sur la pensée de Tahar Haddad. Moi, je pense que c'est un très grand monsieur qui n'est pas encore assez bien connu et assez estimé. Et après, je suis revenu à Gramsci. C'est quelque chose qui me tenait à cœur, écrire quelque chose sur les lettres de prison, parce qu'on ne peut pas rester insensible quand on lit ces lettres-là. C'est l'histoire d'un drame, d'une tragédie, de quelqu'un qui souffre, qui voit que la maladie et la prison sont en train de le laminer, petit à petit, mais qui résiste en écrivant. Et notamment en écrivant à sa famille, à sa femme, à sa mère, etc.

Habib

D'où la formule "écrire pour résister".

Baccar

Exactement. Et il l'a su. Il a dit voilà, je suis entré en prison, je vois des gens qui sont là depuis 5, 8, 10 ans et je constate les dégâts que la prison a provoqué. Et moi, je ne veux pas devenir comme eux. Et donc, je dois me défendre. Me défendre comment ? En faisant

en sorte que je sois toujours actif, que je raisonne, que j'écrive, que je lise. Et il a écrit les cahiers de prison, quand même, pendant cette période-là. Il s'est battu jusqu'au bout, mais bon, finalement, la maladie a fini par avoir gain de cause parce qu'il ne le savait pas mais il avait une tuberculose osseuse, la maladie de Pott, on appelle ça. Et il a fini par céder à la maladie et mourir le jour d'après qu'on lui a annoncé qu'il avait obtenu une liberté conditionnelle, après 10 ans de prison.

Habib

On va revenir à tout ça un peu plus tard, je voulais revenir à ma première question habituelle, mais vous avez utilisé un mot qui pour moi est chargé, énormément chargé et je pense que d'autres penseurs l'ont abordé, la question de l'utilité. Qu'est-ce que l'utilité et quelle est l'utilité attendue de l'intellectuel, du chercheur, peut-être plus du chercheur que de l'intellectuel, même si ça va ensemble ?

Baccar

Oui, j'ai parlé tout à l'heure de pourquoi j'ai publié le livre. Bon, j'ai peut-être oublié de vous dire qu'il y a des auteurs que j'admire beaucoup et que je lis avec beaucoup de profit, Marx, Schumpeter. Parmi les Français contemporains, il y a Bourdieu, il y a Alain Badiou. Mais votre question me fait penser à Bourdieu parce qu'il dit, voilà, on nous demande d'être utiles et si on demande aux chercheurs d'être utiles, c'est souvent être utile au pouvoir. Et donc, est-ce que l'économiste ou le sociologue doit être utile à quelque chose ? Ou est-ce qu'il fait de la sociologie et de l'économie pour comprendre ? Uniquement pour comprendre ce qui se passe.

C'est une belle question, surtout pour des gens comme moi qui, à un certain moment, ont passé le plus clair de leur temps à réfléchir et à publier sur des questions d'histoire de la pensée économique et donc les collègues peuvent me dire, oui, mais voilà, quelle est l'utilité de ce que tu fais ? Bourdieu disait, le sociologue ou l'économiste doit se proposer de comprendre pour comprendre, mais pas pour être utile à quelqu'un ou à quelque chose. Donc moi je pense que finalement, le sociologue, l'économiste, le géographe, l'historien, doivent aider à comprendre leur pays, et surtout les économistes, parce que finalement on nous demande de trouver des solutions aux problématiques et aux problèmes que vivent les Tunisiens.

Après 2011, qu'est-ce qu'on a dit aux économistes ? Qu'ont dit les partis politiques ? Qu'ont dit les médias ? Ils ont dit qu'il y a un problème du modèle de développement. Moi, je pense que c'est une très belle question, la question du modèle de développement. Et donc voilà, on a un modèle de développement essoufflé, qui ne réussit plus à faire les taux de croissance qu'il faisait avant, qui ne réussit plus à offrir des emplois aux jeunes diplômés, entre autres. Et c'est une des causes qui ont déclenché la révolution. C'est un modèle de développement où il y a cette inégalité entre le littoral et l'intérieur du pays. C'est un modèle de développement où l'insertion dans la division internationale du travail est une insertion par le bas, c'est-à-dire avec les bas salaires.

Donc il faut revoir ça. Et je pense que 15 ans après, on n'a pas avancé sur cette question-là. Les économistes n'ont pas avancé. Je pense que notre rôle c'était d'avancer sur ces questions-là, de faire des réflexions d'ordre structurel, pas seulement conjoncturel. Parce qu'on écoute les économistes, ils interviennent dans les débats. Quand ? Quand il y a la loi

de finances. Une fois par an et ça, c'est du conjoncturel, ou pour parler de la politique monétaire de la Banque centrale.

Habib

Quand il y a une grosse crise.

Baccar

Alors qu'il y a une grosse crise et qu'on n'a pas avancé, économiquement parlant, par rapport à 2011, qu'il y a même une dégradation.

Je pense, entre autres, qu'on n'a pas joué notre rôle. Bon, j'ai des éléments de réponse. Pourquoi on n'a pas joué ce rôle-là ? Parce qu'il y a la domination d'une doxa libérale, d'abord, qui ne touche pas seulement la Tunisie, qui est un phénomène mondial et qui a fait que, comme disait feu Madame Thatcher, "TINA" "there is no alternative". C'est comme ça, il n'y a pas d'autre modèle, il n'y a pas d'autre choix. Et donc peut-être que beaucoup d'entre nous ont intégré ce TINA. Il y a le fait qu'on soit aussi consommateurs des solutions prônées par les institutions financières internationales. C'est-à-dire qu'on n'est pas capables de produire une vision tuniso-tunisienne sur les problèmes de notre pays. Et il y a aussi, je pense, le fait que les économistes, pendant la période autoritaire, ont déserté un peu les problématiques qui pourraient fâcher. Et donc, on n'a pas assez critiqué l'économie politique de Ben Ali. On n'a pas parlé de chômage, on n'a pas parlé de pauvreté, on n'a pas parlé de fracture territoriale.

Habib

On a manqué d'utilité à ce moment-là ?

Baccar

On a déserté ce champ-là. Et quand on déserte les thématiques qui sont liées à la politique, et qu'une fois la liberté retrouvée, on nous dit "qu'est-ce que vous nous proposez ? ", ce n'est pas évident. Quand on est resté dans les salles de cours et dans les salles de thèses, dans les labos, à l'écart des vraies problématiques, ce n'est pas évident de dire, ah voilà, j'ai la solution maintenant, puisque je suis resté dans une posture a-critique. Je pense que le problème est là.

Et donc pour revenir à l'utilité, vous êtes géographe, j'ai entendu une fois une historienne dire que grâce à la révolution, on s'est rappelé qu'il existait des recherches très intéressantes que nous sommes en train de redécouvrir aujourd'hui. Ce qu'a écrit Habib Attia sur Kasserine, Sidi Bouzid, etc. Après la révolution, nous sommes en train de revenir lire ce qu'a dit Habib Attia.

Pour parler d'utilité de la recherche, le CERES n'a pas joué un rôle fondamental dans les années 60-70. Ce n'était pas là où on réfléchissait sur l'économie et la société tunisienne, même si c'était à la demande d'Ahmed Ben Salah ou d'un autre dirigeant politique.

Mais pour revenir à tout ça, il ne faut pas que l'économiste soit sommé d'être utile dans chaque réflexion ou chaque publication, il peut faire du fondamental, il peut revenir à la pensée économique. Finalement, notre rôle, ce qu'attend la société de nous, c'est qu'on dise voilà pourquoi la croissance est à la peine, voilà comment on pourrait résoudre le chômage des diplômés, voilà comment on pourrait résoudre, atténuer la fracture territoriale, Et je pense que ça, on ne le fait pas encore. On ne le fait pas assez.

Habib

D'accord. Ça entraînerait une autre question sur l'utilité mais on va y revenir certainement, on va en avoir l'occasion. J'aimerais revenir un peu à votre point de départ. La famille. Vous êtes né quand ? Dans quel genre de famille ?

Baccar

Je suis né en 1968 dans une famille de la classe moyenne tunisienne avec un père fonctionnaire de la santé publique et une mère au foyer. C'était un peu le cas dans les familles tunisiennes. J'ai fait un parcours en primaire, j'ai eu la sixième en 1979, puis je suis allé au lycée d'El Menzah 1.

Habib

Vous êtes né à Tunis ?

Baccar

À Tunis, oui, donc le lycée des Pères Blancs. Et après le bac en 1986, je ne sais pas si vous vous rappelez cette année-là, c'était un taux de réussite catastrophique et Bourguiba a dit, bon, on fait une deuxième session au mois de septembre pour que d'autres élèves puissent avoir le bac. Et là, je n'avais pas d'idée sur ce que je pouvais ou je voulais faire. J'avais suivi un peu les camarades de classe dans des choix classiques, ou bien ingénieurs ou médecins, etc. Mais je n'avais pas eu le score. Et donc, j'ai choisi sciences économiques. Sans que ce soit vraiment un choix mûri, c'était un choix par défaut. Mais là, une fois dans les amphes, il y a eu ce cours d'introduction à l'économie donné à l'époque par M. Abdeljabbar Bsaïs, qui a été tout de suite après doyen et qui est un chercheur et un économiste aimé et estimé par ses pairs. Et ce cours-là m'a plu. Et je me suis dit, finalement, ce n'est pas une mauvaise chose, cette science économique, je vais rester et je vais continuer. J'ai eu de bons professeurs. Et les professeurs qui m'ont marqué étaient ceux chez qui il y avait la théorie critique, donc où il y avait de l'histoire, et où il y avait les théories de développement. Il y avait Si Mounir Baccouche qui a été mon professeur en histoire. Puis en troisième année, il y a eu le cours de M. Azzam Mahjoub, Feu Azzam Mahjoub. Et là, c'était une introduction à toutes les théories critiques du développement, la théorie de la dépendance, les sud-américains, Samir Amin. Et ça, ça a joué un rôle dans mon itinéraire.

Habib

Azzam Mahjoub que j'ai interviewé pendant la première phase de ce projet.

Baccar

Et j'ai découvert sur le tard, après sa mort, qu'il était engagé dans la gauche. Mais dans le cours, ça ne transparaissait pas, même si c'est grâce à lui qu'on a connu tous ces théoriciens critiques du capitalisme mondial. Et en quatrième année, il y avait les cours de feu Khaled Manoubi également, qui nous a introduit, plus qu'introduit, approfondi, la théorie marxiste, il parlait même de Hegel dans son cours. Ce qui me plaisait dans ce cours, c'est que ce n'était pas simplement un cours classique, c'était le prof qui en même temps faisait sa recherche lui aussi. Et donc ce qu'il nous donnait dans le cours, c'était ses réflexions et ses

critiques de Samir Amin, de tel autre, etc. Et donc c'était un cours exigeant. Il y avait dans ce cours ce qu'il appelait une bibliographie indicative et une bibliographie impérative, il faut absolument lire ces livres. Et dans la bibliographie indicative, il y avait des livres comme ceux d'Abdallah Laroui, peut-être qu'on en parlera tout à l'heure. Quand j'ai pris le polycopié, j'y ai trouvé "La crise des intellectuels arabes". Ça m'a parlé, j'ai eu envie d'aller lire ce livre. Et je vous en parlerai peut-être plus tard. Et donc, Grâce à ces professeurs, on a eu cette formation à l'approche critique de l'économie. Après, je suis allé à Paris, à Paris 2. Le DEA à l'époque, on ne disait pas master, c'était diplôme d'études.

Habib

La maîtrise ou l'équivalent du DEA, vous l'avez fait ici.

Baccar

La maîtrise, c'est à Campus, donc à la Faculté des sciences économiques et de gestion, en 1990. L'année d'après, je me suis inscrit en DEA à Paris 2, où il y avait un DEA au titre très alléchant, développement et civilisation. J'ai eu des cours avec M. Austruy, Christian Labrousse, c'était intéressant, mais en fait, moi, ce que je voulais faire, c'était de l'histoire de la pensée. Et donc, une fois en poche le DEA développement et civilisation, je me suis inscrit dans un autre DEA, de Paris 1 cette fois, Histoire et épistémologie de la pensée économique. J'ai fait la thèse dont j'ai parlé tout à l'heure sur Adam Smith et David Hume et je suis revenu donc en 99.

Habib

Dans la maison où vous êtes né, dans votre premier espace, Il y avait une bibliothèque, il y avait des livres ?

Baccar

Il y avait des livres, mais paradoxalement, c'était ma mère qui lisait.

Habib

Elle était scolarisée ?

Baccar

Oui, elle a été scolarisée et elle a arrêté, je pense, à son mariage. Elle était en deuxième année d'Histoire-Géo. Je pense qu'elle avait les deux premières années, elle n'a pas fait la troisième. Elle a essayé après, je me rappelle très bien, j'avais 9-10 ans, et j'étais étonné de voir ma mère, elle aussi, avec un cahier et un stylo, elle prenait des notes, etc. Elle a essayé de revenir, mais elle n'a pas pu.

Habib

Le premier livre que vous avez pris dans les mains avec l'intention de le lire, vous vous en rappelez ? Ou un des premiers du moins ?

Baccar

Non, je me rappelle qu'au primaire, j'avais d'assez bonnes notes en français. Et mes enseignantes nous encourageaient à lire. Mais c'était les livres de la bibliothèque verte. Je ne sais pas si vous vous rappelez, Le Club des Cinq, Alice, etc. Mes premiers livres, c'était ça. Mais ce n'était pas des choix mûris.

Habib

Vous pensez qu'aujourd'hui, il y a des références, il y a des influences indirectes très lointaines ?

Baccar

Je ne pense pas. En tout cas, ce qui est sûr, c'est que j'aimais beaucoup les livres et j'ai gardé cette passion pour les livres. Pas seulement pour les livres de théorie ou de philosophes, même pour les romans. Je lis encore des romans et j'écris des critiques également, que je publie sur Internet ou sur Facebook. Quand un livre me plaît, même si c'est un roman, et qu'il me touche, j'écris quelque chose là-dessus. Par exemple, j'ai beaucoup aimé, sur le tard, Hanna Mina, l'écrivain syrien. Tayeb Salih.

Habib

En Arabe.

Baccar

J'ai lu en arabe, j'ai lu "Al-Yatir" en arabe, mais j'ai écrit quelque chose là-dessus en français. J'ai lu "Mawsim al-Hijra ila al-shamal" de Tayeb Salih, et j'ai écrit en français une critique. Même le livre de Kamel Daoud, je sais qu'il n'est pas vraiment apprécié ces derniers temps pour ses positions politiques, mais son livre, "Meursault contre enquête", m'a beaucoup parlé parce que, je l'ai écrit, nous lecteurs maghrébins on a un problème avec "L'étranger de Camus". Surtout si on aime Camus. Parce que cette histoire où un colon tire comme ça gratuitement sur un Algérien, et qu'il continue à faire ses réflexions, etc., ça nous gêne beaucoup. Et j'ai connu quelqu'un, sur Facebook, qui m'a dit, vous avez raison, moi je n'ai jamais pu aller plus loin que l'assassinat de l'Algérien sur la plage.

Habib

Il y a un mois, on était en Algérie pour le même programme et on a rencontré quelqu'un qui s'appelle M. Daho Djerbal, un grand intellectuel algérien, l'interview avait commencé avec ce livre "L'étranger" et il disait que pour lui, ce livre est écrit contre lui, en tant qu'indigène. Il y a quelque chose entre l'Algérie et Camus, ça c'est évident, mais entre nous tous et Camus.

Baccar

Mais ce qui est intéressant, c'est que Kamel Daoud trouve la bonne réponse finalement aux problèmes posés par Camus dans "L'étranger". Bon, je vais réécrire l'histoire, mais à partir du point de vue du frère de l'Algérien assassiné. Et je vais continuer l'histoire, parce que

l'histoire ne s'arrête pas en 1940 ou 1941. Je vais continuer l'histoire jusqu'en 1962, jusqu'à l'indépendance. Et là, les rôles vont s'inverser. Et là, il y a des Algériens qui vont tirer sur des Français. Je trouve que l'idée de ce livre est géniale. Et donc, j'ai écrit aussi un article là-dessus. J'ai gardé cette passion pour la lecture des romans et pas seulement des livres d'économie ou d'histoire, etc.

Habib

Des grands noms, il y en a qui vous ont quand même un peu attiré, marqué, influencé ? Des écrivains de littérature, arabes ou étrangers.

Baccar

Oui. Pour les étrangers, Camus incontestablement, Dostoïevsky aussi, c'est très fort. Pour les Arabes, ceux que je viens de citer, avec Najib Mahfouz bien sûr, donc Hanna Mina, Tayeb Salih, voilà en gros.

Habib

Messaadi, ça vous a intéressé ?

Baccar

Messaadi c'est assez récent comme rencontre, mais l'arabe de Messaadi n'est pas aisé à dominer. Ce qui m'a plu chez lui, c'est le rythme des phrases, où on sent un peu l'influence du Coran. Oui j'ai eu du plaisir mais je ne dis pas que j'ai vraiment compris !

Habib

Vous parlez de rencontre j'ai presque envie de faire un saut en arrière de quelques siècles, Ibn Khaldoun vous l'avez rencontré finalement ?

Baccar

J'ai rencontré Ibn Khaldoun et il est là derrière moi, “ El Muqqadima”, il est là. Je l'ai lu en français. J'ai acheté les trois tomes de “discours sur l'histoire universelle”. Traduction d'un français, Vincent Montel, publié à Beyrouth. Et quelle rencontre, oui, pour quelqu'un qui s'intéresse à la philosophie de l'histoire, à l'analyse rationnelle des faits.

Habib

Vous étiez étudiant quand vous l'avez découvert ?

Baccar

Oui. Je pense que c'était ma dernière année à Paris parce que j'avais liquidé ma thèse et j'ai fait une année supplémentaire. D'ailleurs, j'ai fait un autre DEA, un DEA de philosophie.

Habib

Après la thèse.

Baccar

Après la thèse, DEA de philosophie politique. Parce que finalement, quand j'ai étudié Adam Smith et Hume, il y avait beaucoup de philosophie politique. Et j'avais compris que, quelque part, la naissance de l'économie répondait à une problématique de philosophie politique. Qu'est-ce qui fait la cohésion de la société ? Qu'est-ce qui fait que des individus égoïstes, ou au moins partiaux, fassent société, finalement. Et Adam Smith donne cette réponse magnifique de la main invisible. Il nous dit, voilà, ne vous préoccupez pas de réaliser l'intérêt général. Pensez à votre intérêt égoïste, poursuivez votre intérêt égoïste, et vous allez, sans le savoir, sans le vouloir, contribuer à réaliser l'intérêt général. Le lien entre économie et philosophie est là. Et finalement, avec Adam Smith, l'économie s'émancipe du politique, donc le gouvernement n'a rien à faire, puisque le marché peut tout régler lui-même. Et l'économie s'émancipe de la morale, parce qu'Adam Smith nous dit, c'est bien d'être égoïste. Soyez égoïste. D'où le passage entre philosophie et économie.

Et donc, voilà, pour revenir à Khaldoun, ça m'a fasciné, j'ai trouvé cet auteur d'une modernité incroyable. Ce qui m'a le plus fasciné, c'est finalement le fait qu'il explique le passage du pouvoir à Banu Umayya, et il dit que ce n'est pas une question de ruse. Non, c'était l'ordre des choses. Parce qu'en termes de *aasabiya*, Banu Umayya sont les plus forts. Et peu importe qu'ils aient combattu le prophète au début, le pouvoir devait aller tôt ou tard à Banu Umayya. Et donc il dit que chez les Arabes, le califat se transforme en *mulk*. Et ça, ça m'a vraiment fasciné. Peut-être que je reviendrai à Ibn Khaldoun, pour écrire quelque chose sur Ibn Khaldoun.

Habib

Ce serait passionnant. Je crois que beaucoup de chercheurs de notre génération ont été fortement influencés par la lecture de Ibn Khaldoun, par ces rencontres avec Ibn khaldoun, y compris dans la gauche tunisienne.

Baccar

Sûrement, parce que comme je l'ai dit tout à l'heure, il est d'une grande modernité. Bien sûr, beaucoup ont dit que c'est pré-marxiste, ça annonce le matérialisme historique, ça annonce la sociologie, ça annonce la philosophie de l'histoire. Ce qui n'est pas faux à certains égards, c'est-à-dire qu'il y a des avancées vraiment qui méritent d'être analysées. Moi, j'ai dit voilà, il y a une théorie des étapes historiques chez Ibn Khaldoun. Et donc, le début de l'histoire, c'est l'Omran al-Badawi, puis on passe au Omran al-Hadari, et dans l'Omran al-Hadari, il y a des évolutions. Mais après avoir fait cette remarque, j'ai lu Abdallah Laroui. J'avais dit que l'Omran al-Hadari, c'est la fin de l'histoire quelque part chez Ibn Khaldoun. Mais en lisant Abdallah Laroui, j'ai changé d'avis, parce qu'Abdallah Laroui dit cette remarque magnifique, qu'avec Ibn Khaldoun, c'est le début de l'histoire, c'est la théorie du début de l'histoire, ce n'est pas la théorie de la fin de l'histoire. Et donc avec l'Omran al-Hadari commence l'histoire.

Habib

C'est un point important dans les débats, en général, intellectuels et politiques, bien sûr. Vous étiez quel genre de jeune, étudiant ? Vous étiez un peu rebelle, un peu calme ? Vous étiez quel genre de personne ?

Baccar

Oui, c'est paradoxal. L'engagement politique stricto sensu vient après. Il ne vient pas à la faculté. Parce qu'en principe, en général, c'est à l'UGET que beaucoup de collègues font leurs premières armes. C'est bizarre, j'étais politisé dans le sens où j'étais très critique par rapport aux fins de règnes et de Bourguiba. Le 7 novembre 87, j'avais 19 ans. On est plus ou moins de la même génération, les dernières années étaient terribles. C'était vraiment morbide, c'était une fin de règne qui n'en finissait pas. Moi, j'étais soulagé le 7 novembre. Je faisais partie des gens qui disaient "Ouf, c'est terminé, et c'est terminé sans effusion de sang, sans problèmes, etc." Et donc j'étais politisé, je suivais la politique. Je me rappelle très bien, j'étais plus jeune, mais je me rappelle très bien la déception sentie par mon père, par mes oncles après les élections de 1981, après le bourrage des urnes qu'il y a eu. Je me rappelle très bien que mon père ce jour-là avait acheté, pas ce jour-là, les jours d'après, il avait acheté le journal du MDS où il y avait "J'accuse" d'Ahmed El Mestiri.

Donc je suivais la politique, j'étais politisé. Mais je n'étais pas engagé dans un syndicat étudiant. Mon engagement vient après, après être rentré de Paris, quand je suis devenu prof ici. Et c'était avec le syndicat, mais cette fois avec le syndicat UGTT, c'était dans le syndicat des enseignants-chercheurs, des universitaires. Il y a eu une action locale, là où j'enseignais, à Jendouba, le doyen avait décidé d'inventer quelque chose qu'il avait appelé le troisième semestre. Donc il y a premier semestre, deuxième semestre, et il a dit "voilà, pourquoi les étudiants qui redoublent refont toute une année, avec tous les coûts que c'est pour la collectivité, pour leurs parents, pourquoi on ne leur fait pas des cours l'été, et ils passent des examens au mois de septembre, et comme ça, ils réussissent". Et nous, on s'est révoltés contre cette idée, on a appelé ça le marché du troisième semestre, parce qu'apparemment, ils devaient payer aussi pour accéder à ces cours. Bon, je me demande, aujourd'hui, un doyen ne peut pas proposer une telle offre sans l'aval du ministère.

Et donc, je me suis dit laissons-le faire. Est-ce que ça va marcher ? On s'est mobilisés avec les étudiants et on a fait échouer ce projet de troisième semestre payant aux étudiants. Et tout de suite après, la grande action militante dans laquelle je me suis trouvé, c'était la grève administrative du syndicat de l'enseignement supérieur. Je vous explique un peu le contexte. Il y a eu un problème au sein même de l'UGTT entre deux représentants. Il y en avait un qui n'a pas été à la hauteur et qui a été remis en question, remis en cause par les adhérents. Il y a eu un congrès et il y a eu un nouveau bureau dirigeant. L'ancien a porté plainte devant les tribunaux. Et à partir de ce jour-là, le ministère dit "Ah, moi, je ne négocie pas, je ne sais pas qui est le représentant de l'UGTT". Et donc, cette grève, ce n'était pas pour des augmentations salariales ou pour des questions matérielles, mais c'était pour dire au ministre que ce syndicat nous représentait et qu'il fallait négocier avec lui. Et donc, puisque le ministre à l'époque a fait la sourde oreille, on a été obligés de faire cette grève administrative qui était très risquée. Pourquoi ? Parce qu'on a dit qu'on allait pas corriger les examens. Et bon, vous savez que s'il y a quelque chose de sensible pour l'autorité, c'est ça. Il faut que les étudiants aient leurs notes. Et c'est là que j'ai connu pas mal de collègues qui sont aujourd'hui des camarades parce qu'on a vécu un mois et demi, deux mois, d'une véritable aventure. C'est-à-dire qu'au début, on n'était pas sûr du soutien

du bureau exécutif. Et si on n'avait pas le soutien du bureau exécutif, on était laissés à nous-même, sans aucune protection. Puis il y a eu finalement le soutien du bureau exécutif, mais on a quand même eu peur d'être, comment dire ?

Habib
Marginalisés ?

Baccar

Non, non, que le pouvoir réagisse de manière assez dure, dans le sens où on a même pensé à être exclus de l'enseignement en tant qu'enseignants. On a eu un mois sans salaire, mais finalement, l'UGTT a bien négocié et il n'y a pas eu de réaction du pouvoir face aux grévistes, même si on a craint le pire.

C'est la première fois où on a senti la force, la pression du pouvoir, parce qu'on a beau dire, oui, je suis en grève, je ne vais pas corriger les copies, mais ça ne se passe pas comme ça. On parle à ton épouse, on parle à ton frère, on parle à ton père, s'il est encore là, pour lui dire, attention, ce qu'il fait est dangereux, et ça peutrejaillir sur vous. On t'envoie des télégrammes pour dire vous avez abandonné votre poste, ça prépare à des poursuites disciplinaires, etc. Et donc, c'était dur. Mais en même temps, il y a eu une solidarité et une cohésion entre les grévistes qui étaient magnifiques. Et comme je vous l'ai dit tout à l'heure, c'est des amitiés maintenant, 20 ans après.

Habib
C'était la première grande bataille ?

Baccar

Ah oui, dans laquelle je me suis trouvé face au pouvoir, face à la dictature. Parce qu'après, j'ai adhéré à un parti d'opposition.

Habib
Il y a un lien entre ce moment de résistance et l'adhésion ?

Baccar

En fait, je me suis rapproché du mouvement Ettajdid parce qu'on était proche de Hichem Skik, qui était dirigeant. On connaissait sa fille, on se visitait. Et un jour, il m'a proposé d'écrire à Attariq al-Jadid. Il m'a dit, voilà, nous, on est ouverts et on veut que des indépendants publient. Et donc, j'ai commencé à me rapprocher de ce parti politique en écrivant sur son mensuel à l'époque. Et puis, il y a eu la candidature de Mohamed Ali El Halouani en 2004. Et le mouvement Ettajdid a eu cette idée intelligente de dire, ce n'est pas mon candidat à moi seul, c'est le candidat de tous les démocrates et progressistes. Venez, c'est votre candidat, participez avec nous.

Et là j'ai retrouvé des syndicalistes dont je parlais tout à l'heure qui ont été dans la grève et j'ai trouvé des gens venant d'horizons divers, des droits de l'homme, du syndicat, des féministes, etc., qui se sont regroupés autour de cette candidature qui s'est voulue la première dans l'histoire contre le président sortant. Parce que cinq ans auparavant, il y avait eu des candidatures, mais on savait que c'était des candidatures factices. Ils n'osaient même pas dire qu'ils se présentaient contre Ben Ali. Et donc le premier lien avec ce mouvement,

concrètement, c'était ça. Je me rappelle à l'époque que des collègues engagés avaient fait circuler une pétition "les universitaires qui appuient la candidature de Halouani". Je me suis trouvé à signer et à faire signer. On s'est impliqués à fond. Je me rappelle très bien que c'était ramadan, la fin de la campagne à l'époque. On a fait un meeting à la Bourse du Travail. Il y avait plein de monde. Bon, ce n'était pas un espace qui pouvait accueillir un grand nombre de participants, mais c'était un beau moment.

Et je me souviens également que le discours de Halouani a été diffusé d'abord sans annonce, et à une heure où personne n'était devant la télé, je pense que c'était à 13h ou 14h. Comme ça, voilà, on vous diffuse par surprise. Et le mouvement Ettajdid a eu une deuxième bonne idée, c'est de dire, vous, qui êtes venus, participez à la campagne de 2004. On vous invite à adhérer au parti. Le parti est là, prenez-le si vous voulez. Préparons le congrès ensemble. Soyez la moitié des structures dirigeantes. On va diviser par deux. le comité central et le bureau politique. C'est ce qui a été fait et avec un groupe d'amis, un groupe de camarades, on a adhéré à ce parti officiellement, en juillet 2007.

Habib

Il y avait qui dans ce groupe ?

Baccar

Il y avait Mahmoud Ben Romdhane, il y avait Samir Taïeb, des jeunes de mon âge il y avait Mehdi Ben Jemaa, il y avait Anouar Ben Nawa. On nous appelait le groupe de Jendouba parce qu'on enseignait à Jendouba. Naoufel Jaoueda, un grand ami également. Donc voilà, on a fait ce parcours un peu ensemble dans les luttes syndicales, puis dans la politique. Mais paradoxalement, et je l'ai dit à plusieurs reprises, la La pression du pouvoir, je l'ai sentie plus dans la grève administrative qu'après, une fois adhérent à un parti d'opposition. On savait que le parti était surveillé. On connaissait même la police politique. Elle nous connaissait très bien, mais nous, on connaissait les visages. On savait qu'on était sous la loupe quelque part, mais il n'y a pas eu de problème direct avec le pouvoir. La peur, l'intimidation, on l'a senti en 2005 avec la grève, avec la grève administrative. C'était très dur. Beaucoup, au départ, étaient avec nous mais ont fini par céder. Et finalement, le pouvoir a eu gain de cause parce qu'il a fait quelque chose à laquelle on ne s'attendait pas du tout. Il a dit, voilà, je vais faire corriger les copies par d'autres professeurs, tout simplement, qui n'ont pas donné l'examen, qui ne connaissent pas le barème, mais je m'en fous. Ils vont corriger quand même. Les étudiants vont avoir leur note. Exactement. Et donc voilà, c'est comme ça qu'il a fini par avoir gain de cause. Parce que finalement, on était 600 apparemment à résister jusqu'au bout.

Habib

Je continue mon petit tour périphérique. Le fait d'avoir passé quelque temps, pour les besoins professionnels, à l'université de Jendouba, en tant qu'université et en tant que ville, je vais dire presque rurale pour la ville, de l'intérieur du moins, du nord-ouest, c'est une région très riche, mais qui n'est pas une région très privilégiée, économiquement parlant, est-ce que ça a eu un quelconque impact sur vous, le chercheur, l'intellectuel et le politique engagé ?

Baccar

Peut-être, oui, peut-être parce que ça m'a mis au contact de, Gramsci disait "la question méridionale" pour parler du sud de l'Italie et des îles, nous ce serait la question occidentale, si vous voulez, la question de l'intérieur du pays. Oui, c'est vrai, mais finalement, on ne réside pas sur place. Donc, on reste à Tunis et on fait le déplacement pour les deux jours où on enseigne. Donc, il n'y a pas vraiment de liens qui se créent. Même si il y a des liens qui se créent avec les gens de l'administration, avec les gens qu'on voit dans la ville quand on fait nos courses, etc.

Mais peut-être que le lien le plus important, c'est l'adhésion à l'UGTT. Parce que, finalement, on faisait partie de l'union régionale de Jendouba. Donc, on faisait partie du syndicat de l'enseignement supérieur au niveau national et de l'union régionale de Jendouba. Et c'est là que j'ai connu des militants pour lesquels j'ai beaucoup d'estime. Et je vais les nommer d'ailleurs Mouldi Jendoubi, qui est plus tard devenu secrétaire général adjoint dans le bureau exécutif. C'était lui le secrétaire général quand j'ai adhéré à l'UGTT. C'était le type du syndicaliste engagé, même politiquement. C'est-à-dire qu'il était à la fois dans la structure syndicale et dans la Ligue des droits de l'homme. Et ça, c'est important, je ne sais pas si vous vous rappelez ce qui s'est passé en 2004 aux élections présidentielles. À l'époque, le bureau exécutif, comme d'habitude, dit aux adhérents nous allons soutenir le candidat sortant. Et il dit ça devant la commission administrative, donc tous les syndicats régionaux. Qui est contre ? Eh bien, ce n'était pas évident de le dire, surtout à main levée, parce que bon, à bulletin secret... Et à l'époque, sur 80 membres, je pense qu'il y avait 9 ou 10 qui avaient dit non, on est contre. Et moi j'étais content et très fier parce que l'enseignement supérieur et l'union régionale de Jendouba avaient dit non. Et donc peut-être que le lien avec la ville, c'est plus à travers le syndicat. Parce qu'après, je suis devenu secrétaire général du syndicat de base de la faculté, et donc, en tant que tel, j'étais membre de la commission administrative régionale, et donc je suivais leurs travaux, leurs préoccupations, etc.

Plus tard je suis devenu doyen de la faculté. Ça je ne l'ai pas dit, j'aurais dû le dire dans la présentation, entre 2013 et 2017, après la révolution bien sûr, parce que je pense qu'en tant que membre de l'opposition, même si c'était par élection, ça ne serait pas passé. Après la révolution, je suis devenu doyen donc je me suis un peu mis en retrait par rapport à l'engagement syndical. Mais je garde de bonnes relations avec Mouldi Jendoubi, avec Slim Tissaoui, qui était lui aussi secrétaire général après Mouldi Jendoubi, et avec l'actuel, Khaled Abidi.

J'ai de bonnes relations encore avec mes camarades syndicalistes de la ville, mais pas plus.

Habib

Vous êtes toujours membre de l'UGTT ?

Baccar

Oui, actuellement je suis même membre du bureau national de l'enseignement supérieur. Et je suis secrétaire général adjoint de la Fédération générale de l'enseignement supérieur et de la recherche scientifique, depuis juin 2021. Le mandat finit bientôt, donc nous avons un congrès qui va renouveler les structures dirigeantes le 21 décembre. Et je ne compte pas me représenter.

Habib

Et le 21 janvier, vous serez en grève ?

Baccar

Bien sûr. Ce qu'il faut savoir c'est qu'on peut discuter avant la prise de décision. On peut avoir des avis divergents. Mais une fois la décision prise, un syndicaliste doit l'appliquer. Je ne me vois pas casser une décision prise par les structures dirigeantes. Même à supposer que je ne sois pas vraiment d'accord avec la date, ou avec la décision en elle-même, ou avec la pertinence.

Habib

J'imagine que vous êtes d'accord avec la décision en elle-même, peut-être pas la date, ou ça pose un problème ?

Baccar

Pour parler franchement ? Oui. Bon, de toute façon, ça sera diffusé après.

Habib

Ça sera diffusé après le 21 janvier, je vous promets !

Baccar

Non, non, je ferai grève. Il n'y a aucune hésitation. Je ne serai plus dans la structure dirigeante, mais je suis actuellement secrétaire général du syndicat de base de ma faculté. Donc non seulement je dois faire la grève, mais je dois mobiliser, je dois convaincre. Pour ceux qui suivent ce qui se passe à l'UGTT, vous savez très bien qu'on est passé par une crise, qu'on est encore dans une crise et qu'il y a un tiraillement au sein même du bureau exécutif. Il y a un tiers contre les deux tiers, si vous voulez. Et ça, ça ne veut rien dire parce que il faut voir quelles sont les positions dans la commission administrative et dans les structures syndicales. La crise a fait en sorte qu'on a dit qu'on ne pouvait pas attendre 5 ans, on ne peut pas attendre 2027 pour qu'il y ait un congrès qui mette les choses au clair et qui renouvelle les dirigeants. Et donc il y a eu un compromis entre ceux qui disent tout va bien, il n'y a aucun problème, et ceux qui disent on ne peut pas continuer.

Et ce compromis c'est mars 2026, donc c'est pour bientôt. Et là je me pose la question. C'est vrai qu'il y a un grand problème actuellement avec le gouvernement, avec l'État. C'est-à-dire qu'il n'y a plus de négociations. Et ça, nous l'avons vécu, nous, en tant que syndicats de l'enseignement supérieur. On est passé d'une situation où le syndicalisme était à la limite devenu trop puissant, où l'UGTT intervenait même dans des nominations de ministres, etc. Hamadi Redissi a écrit un très bel article sur la politique en Tunisie, en 2007, qu'il a intitulé "État fort, société civile faible". Et comme j'enseigne un cours d'introduction à l'économie en master de Sciences Po, j'ai dit à mes étudiants, après 2011 il faut intervertir, il faut inverser. État faible, société civile forte. Les sociétés civiles en Tunisie, la colonne vertébrale, c'est l'UGTT. Donc, État faible, UGTT fort. Un peu trop fort. Peut-être que nous, syndicalistes, on n'a pas su gérer ce moment de force. On a abusé. Pas tous, mais certains syndicats. Et par des grèves jusqu'au boutistes, par des grèves, comment dire, qui durent des semaines, voire plus. On ne donne pas les notes aux étudiants par exemple. Et ce faisant, on ne s'est pas rendu compte que nous étions en train de perdre la sympathie des couches de la société qui nous sont le plus proches, en principe. En arabe, à l'UGTT, on dit

el hadna chaabiya, je ne sais pas comment dire, la population qui nous protège. Et donc peut-être que certains excès nous ont fait perdre beaucoup de points chez *el hadna chaabiya*.

Pourquoi je suis revenu à la période faste ? Parce qu'après, il n'y a même plus de dialogue. Moi, je vous parle du syndicat de l'enseignement supérieur. Comment se font les négociations ? C'est un secrétaire général adjoint qui envoie une lettre au ministre pour lui dire "je vous demande d'accueillir nos représentants de ce secteur pour qu'ils parlent de leurs problèmes". Il reste sans réponse. Il peut envoyer une deuxième fois, une troisième fois, pas de réponse. Et donc, ça ne marche plus. Il y a une rupture. Et le syndicat, c'est quoi son boulot ? C'est de négocier. Et si tu enlèves ça, qu'est-ce qu'il reste ? Et donc, faire une grève pour dire qu'il faut que ça cesse, moi je pense que c'est logique. Mais le timing. Pourquoi ce n'était pas avant ? Pourquoi laisser ça deux mois avant le congrès ? Est-ce qu'il ne va pas y avoir brouillage ? Un, en principe on est en train de préparer le congrès. Deux, est-ce que ça ne risque pas de provoquer des choses qui pourraient retarder encore une fois le congrès ?

Donc vous voyez quel est le problème de mon point de vue ? Mais sinon, c'est une situation qui ne peut pas durer. Vous avez absolument raison.

Habib

Malheureusement, on pourrait continuer à discuter de ça pendant des heures. Mais on va passer à un autre point. On a abordé la rencontre avec Ibn Khaldoun et vous avez cité beaucoup d'autres intellectuels, notamment des économistes historiques ou plus récents. Et je voudrais en revenir à votre rencontre avec Gramsci. Cette rencontre-là m'intéresse parce que je pense que ça a pris une grande partie de votre pensée.

Baccar

Oui, oui. Voilà. Ça tombe bien je peux vous répondre, c'est prêt, parce qu'il y a quelques années, des amis gramsciens de Sardaigne, vous savez qu'il est de la Sardaigne, quand ils ont vu mon intérêt pour Gramsci, ce que j'ai écrit, etc., ils m'ont dit "on a une revue qui s'appelle Gramsciana et qui a une rubrique fixe. On demande à quelqu'un qui est influencé par Gramsci ou attiré par ses travaux d'écrire sa rencontre avec Gramsci". J'avais écrit à l'époque, c'était en 2016. On a parlé tout à l'heure du coup d'État de 1987 et des deux ans de relative liberté d'expression qu'il y a eu après. À cette époque, mon père apportait le journal La Presse tous les jours. Et le dimanche, il y avait un supplément culture. Et là, il y avait des traductions des Cahiers de prison d'Aziz Krichen et c'est la première fois que j'entendais parler d'Antonio Gramsci. A l'époque, 88-89, j'avais 20 ans, peut-être que je n'ai pas maîtrisé les concepts et les paragraphes traduits par Aziz Krichen, mais il y a eu quelque chose, "c'est un communiste italien, c'est un marxiste italien, c'est intéressant, ça". Et peu après, il y a eu le film de Nouri Bouzid, Les Sabots d'or. Vous avez vu le film ? Il parle d'un intellectuel de gauche qui sort de la prison avec ses problèmes, etc. Et à un certain moment, on le voit en train de lire un livre et de dire *meskin* (pauvre) Gramsci. Ça aussi, ça m'a interpellé. Et donc, après la maîtrise, j'ai fait une année d'Italien à la Dante Alighieri. Et les bons étudiants étaient envoyés avec une bourse pour un mois à Perugia. C'était le mois d'août. Et je circulais dans la ville, je suis passé devant une librairie et j'ai trouvé "lettere dal carcere". Je l'ai acheté. Il est encore là. C'est mon premier contact avec Gramsci,

ce livre des lettres de prison, qui est un choix des lettres de prison. En 1994, dans un cours dans le DEA d'histoire de la pensée économique, on avait un cours sur Marx. Et le prof, que j'aimais beaucoup, qui s'appelle Daniel Dyatkin, nous fait un cours sur histoire et analyse. Et il nous dit, bon, il y a eu des critiques du capital, il y a eu des critiques de Marx. Une fameuse critique, c'était un article de Gramsci qui s'intitule "Révolution contre le capital". Gramsci a 26 ans à la révolution bolchevique, à la révolution d'octobre, et quelques semaines après, il écrit un livre intitulé "Révolution contre Le capital" Le livre, pas le capital. Et il dit, voilà, selon le dogme marxiste, il ne pouvait pas y avoir de révolution en Russie parce que la Russie était un pays en retard, qui venait à peine de sortir du féodalisme. En principe, il devrait développer le capitalisme, puis penser faire une révolution. Finalement, cette lecture ne tient pas la route. Il suffit qu'il y ait une organisation collective qui porte les mots d'ordre du socialisme. Et s'ils font du bon boulot, ils peuvent faire la révolution. Et l'article est magnifique. Il dit on n'est pas contre Marx, mais on est pour un marxisme vivant, pour un marxisme dans la lutte.

Finalement, il y a deux lectures de Marx. Et ça, ça commence avant Gramsci, c'est le début du XXe siècle. Est-ce que le passage au socialisme, c'est une longue évolution ? C'est le développement des forces productives qui va nous apporter le socialisme comme un fruit mûr et finalement, on n'aura pas besoin de lutter. Ça, c'est un peu la lecture de Kautsky et la social-démocratie, ou bien le marxisme c'est la lutte des classes, et le socialisme, c'est la révolution, et là, on a Gramsci et d'autres marxistes. Et donc, ça m'est resté dans la tête, ce jeune communiste italien qui ose critiquer Marx et dire, voilà, révolution contre Le capital. Et puis le mouvement Ettajdid décide de faire un grand colloque pour les 70 ans de la mort de Gramsci. C'est feu Ahmed Ibrahim qui avait eu l'idée de faire le colloque. Et le colloque c'était "Gramsci et les intellectuels", ou quelque chose comme ça. J'avais proposé une communication et j'ai participé à ce colloque.

Habib

C'était quoi le titre de la communication ?

Baccar

Le titre c'était "L'historicisme de Gramsci à l'origine de son hétérodoxie". En gros, comment il s'éloigne du marxisme dogmatique grâce à sa propre lecture de l'historicisme. Et donc là, j'ai renoué avec Gramsci, c'était en 2008.

En 2011 ou 2012, on sortait d'une conférence et j'ai un ami que j'ai cité tout à l'heure, qui faisait partie des camarades qui ont intégré le mouvement Ettajdid, et il me dit : "Tu sais, Baccar, qui est le penseur qui peut nous aider à comprendre cette phase par laquelle on passe" ? Il me dit Gramsci ! Gramsci en tant que penseur de la transition, en tant que penseur des révolutions à la peine. Et je me rappelle qu'un des premiers meetings que nous avons faits après 2011, c'était à Menzah 6, et parmi les intervenants, il y avait feu Salah Zridi. Et Salah Zridi avait une très grande peur de l'islam politique, des islamistes. Et il a dit, la crise c'est quand l'ancien meurt, comme a dit Gramsci, la crise c'est quand l'ancien meurt et que le nouveau tarde à naître. Et dans cette interface apparaissent des monstres. Bon, ce n'est pas la bonne traduction. Mais lui, il pensait à qui vous savez. Mais là aussi, je me suis dit, tiens, encore Gramsci, encore une fois. Et donc après cette discussion avec mon ami, le hasard faisant bien les choses, il y a une anthologie des cahiers de prison qui est publiée dans les éditions La Fabrique par Razmig Keucheyan, qui est un sociologue

français et gramscien. Et moi qui connaissais les lettres principalement et qui ne connaissais pas les cahiers, j'ai eu accès à un choix des cahiers de prison. J'ai commencé à lire, et là je me suis dit, tiens, crise d'hégémonie? Ça peut nous dire pas mal de choses par rapport à ce que nous vivons. Révolution passive, parce que lui, il a vécu une révolution passive, c'est le risorgimento, il a vécu, il a écrit sur le risorgimento en Italie comme révolution passive. C'est quoi cette révolution passive? C'est une révolution. Ce sont des acquis progressistes, mais qui sont faits par le haut, par l'État, et pas par les classes sociales. Et je me suis dit, tiens, 1956 en Tunisie, c'est une révolution passive. C'est vraiment des avancées importantes, des progrès importants, mais pas par l'entremise de la société, c'est l'État. C'est Bourguiba et les élites qui étaient autour de lui. Et puis, je me suis dit, 2011, c'est quoi ? Finalement, je me suis dit, c'est un va-et-vient entre la rue, et donc des mouvements de la population, et l'État qui a su manœuvrer, finalement. Qui a fait en sorte qu'il n'y ait jamais de vide constitutionnel et que ce soit toujours l'État qui accompagne la révolution. Alors j'ai dit voilà, ça commence sous la forme d'une révolution active, mais ça finit comme une révolution passive.

Et puis le troisième concept qui m'a beaucoup interpellé, c'est celui de bloc historique. Et c'est la question méridionale. Je suis revenu à cet écrit de Gramsci. Vous savez que c'est son dernier écrit d'homme libre. Et d'ailleurs, on se demande s'il est achevé ou pas, parce qu'il a été arrêté le 8 novembre 1926 dans son appartement à Rome. Ce sont des camarades qui ont trouvé les feuilles cachées quelque part et il a été publié tel quel, je crois, en 1930, par Togliatti. Dans la question méridionale, il analyse comment la bourgeoisie du nord, en alliance avec les grands propriétaires terriens du centre et du sud, domine l'Italie. Et il dit que c'est vrai qu'il y a un prolétariat révolutionnaire dans le nord, mais numériquement, il ne fait pas le poids. Et s'il veut faire une révolution, réussir une révolution, il doit s'allier à la paysannerie du Sud. Et donc, il doit proposer un programme qui tienne compte des intérêts de la paysannerie du Sud. Bien sûr, l'article est très riche. Il y a beaucoup d'autres analyses sur comment la bourgeoisie choisit parfois de faire une alliance avec le prolétariat, parfois avec la paysannerie du nord, et comment la politique change à chaque fois. Et dans cet article, il y a bien sûr le rôle des intellectuels. Ce sont ces trois concepts finalement que j'ai utilisés pour analyser la situation en Tunisie entre 2011 et 2014.

Habib

Est-ce qu'on ne pourrait pas plus ou moins calquer cette idée de la question sud, les relations entre la grande bourgeoisie, le prolétariat, la paysannerie du sud, est-ce que la question méridionale n'est pas fondamentalement aussi une question tunisienne ? Est-ce qu'on n'a pas une question méridionale en Tunisie ?

Baccar

Bon, pas méridionale, mais question de l'intérieur, la Tunisie de l'intérieur, parce que nous, c'est le littoral qui va même jusqu'à Sfax, et peut-être même un peu plus au sud.

Habib

Oui, méridional dans un sens plus large, dans un sens presque plus philosophique.

Baccar

Mais là, je l'ai dit, si on analyse 1956, qu'est-ce qui se passe en 1956 ? Quels sont les groupes sociaux qui mènent la lutte pour l'indépendance et qui ont le pouvoir une fois l'indépendance acquise. C'est la petite bourgeoisie. Beaucoup disent du Sahel, mais on peut dire du littoral. C'est vrai, le Sahel et le littoral, ça passe par le Cap Bon, Tunis, Bizerte, ça va jusqu'à Sfax, en alliance avec l'UGTT et donc en alliance avec la classe ouvrière, même si certains disent que l'UGTT était sous domination de fonctionnaires, donc de petite bourgeoisie quelque part. C'est cette alliance-là qui fait fondamentalement le bloc historique qui tient le pays en 1956. Au dépens de qui ? Au dépens de la paysannerie de l'intérieur du pays. Et ça, on l'a vu dans les années 60. Pourquoi ?

Habib

Dans les coopératives, les politiques de coopératives, et ainsi de suite.

Baccar

Pas que ça. Parce que dans les années 60, il y a eu une politique de gel des salaires. C'est paradoxal. C'est le gouvernement de Ahmed Ben Salah où il y a le moins de progrès au niveau des salaires. Et donc, comment maintenir le gel des salaires pour qu'il soit supportable ? On limite, on maintient et on gèle le prix des matières premières alimentaires. Ça a été dit par Mahmoud Ben Romdhane et même par Aziz Krichen. Finalement, il y a eu un transfert de plus-value de l'agriculture vers l'industrie et les services, de l'intérieur du pays, de la paysannerie vers les classes citadines. Et donc c'est clair que ça s'est fait aux dépens de la paysannerie. Dans ce bloc historique, il y a eu des hauts et des bas, dans le rapport entre petite bourgeoisie et classe ouvrière, entre le pouvoir et l'UGTT. On peut dire peut-être qu'à partir du plan d'ajustement structurel c'est plus la composante bourgeoise qui en a profité. Mais il est resté tel quel. C'est-à-dire que c'était ça la structure, l'architecture du bloc historique. Dans le livre, je pose la question de ce qui s'est passé en 2011.

En 1955, au congrès de Sfax, il y a eu lutte au sein même du parti Destour, entre la frange progressiste soutenue par l'UGTT et la frange conservatrice que voulait représenter Ben Youssef, avec l'appui de Zeytouna, des tribus du Sud, des grands agriculteurs, des grands propriétaires fonciers. Et c'est la frange progressiste qui a gagné. Peut-être qu'en 2011, finalement, cette petite bourgeoisie conservatrice avec Nahda a essayé de se repositionner dans le bloc historique. Mais ce n'est pas ce que nous attendions de la révolution. Peut-être que la révolution exigeait que, finalement, la paysannerie et l'intérieur du pays sortent un peu de la domination. Je pense qu'avec ce concept de Gramsci, on peut faire une belle analyse de la situation.

Habib

J'avais, avec d'autres, bien sûr, je n'étais pas le seul, proposé l'idée que la révolution de 2011 serait, ça reste pour moi encore presque une évidence, une révolution paysanne. Et que l'échec, en fait, c'était l'échec de cette capacité de ce grand bloc de la paysannerie de l'intérieur, du méridional, face à la force du centre.

Baccar

Oui, vous avez raison, mais si on revient à la littérature marxiste, vous savez ce que dit Marx des paysans dans le 18 brumaire de Napoléon Bonaparte. Ils sont disséminés, ils sont

isolés les uns des autres et ils ne réussissent pas à construire une organisation forte qui les représente. On trouve la même chose chez Gramsci également, dans la question méridionale. Cette dispersion des paysans qui ne réussissent jamais, même s'ils ont des revendications et des revendications qui sont prises en compte, ils sont toujours intégrés dans l'État. Ils ne réussissent pas à faire une action. Donc, il y a cet aspect-là.

Deuxième aspect, ça a été dit dès le début de la Révolution. Je me rappelle qu'il y avait un article de Abdelkrim Deoud sur la nature paysanne ou rurale de Sidi Bouzid et de Kasserine. Et donc, attention, il y a une revendication paysanne ici. Ça a été dit, mais je me rappelle même dans mes lectures avoir découvert que Mohamed Bouazizi était parmi les manifestants qui ont fait une manifestation à Sidi Bouzid devant le gouvernement au mois de juin.

Habib

Un sitting. Au mois de juillet 2010.

Baccar

Exactement. Et c'était des paysans qui réclamaient, je ne sais plus si c'était l'accès à l'eau ou quelque chose, une problématique paysanne.

Habib

L'accès à l'eau d'irrigation, vous avez lu mon article !

Baccar

Peut-être, c'est possible ! Donc voilà, on se rencontre finalement.

Et donc c'est vrai, c'est la question de la Tunisie de l'intérieur qui est posée. Et c'est la question de la paysannerie qui est posée par la Révolution. J'ai dit c'est le déclenchement et ça a marché parce que Sfax a bougé après, parce que Tunis a bougé. Sinon... Mais après la Révolution, et là, je le dis dans le dernier livre, l'erreur de l'élite, c'était de penser la transition démocratique et d'avoir mis de côté la question économique et sociale posée par la Révolution. Même si on a oublié que Bouazizi est à l'origine un paysan, les slogans criés fin décembre c'était une question économique et sociale. Et ce slogan, on l'a entendu également dans le bassin minier.

Habib

Oui, en 2008.

Baccar

Exactement. Mais notre grosse erreur, je pense que c'est le fait qu'on se soit focalisés sur la transition démocratique, réussir la transition démocratique, construire les institutions pour que la démocratie fonctionne.

Oui, mais et les problèmes qui ont été à l'origine du soulèvement ? Et ça, c'est la faute des élites en général et des élites progressistes en particulier. Et j'ai eu des éléments de réponse

dans le livre de Aziz Krichen, “La gauche et son grand récit”, où il montre comment, après la chute du mur, une grande partie de la gauche s'est convertie aux idées de droits de l'homme et de la démocratie. Et donc finalement ils sont formatés par ces questions-là qui leur ont quand même fait oublier le socle qui devrait être celui de tout militant, tout intellectuel de gauche, qui est la question des classes et la question économique et sociale.

Habib

Il me reste encore deux ou trois questions. Pareil, c'est un sujet sur lequel on pourrait continuer à discuter très très longtemps. Mais je sais que récemment, vous avez publié un livre sur un grand Tunisien, si je peux dire. Je ne sais pas si c'est des bons qualificatifs, toutes ces formules qu'on utilise. Mais en tout cas, sur Tahar Haddad. C'est quoi cette rencontre avec Tahar Haddad ? Ce n'est pas un économiste, ce n'est pas un sociologue ?

Baccar

Oui. Bon, vous aurez remarqué que moi-même, je ne suis pas un économiste pur jus. Je ne suis pas un économiste standard, disons que le fait que je sois versé dans l'histoire et le fait que je me suis intéressé à Marx et à la théorie de l'histoire et que je suis venu à Gramsci par cette histoire d'historicisme, la philosophie de l'histoire de Gramsci, ce sont des choses qui me passionnent. Et bien sûr, comme tout Tunisien qui se respecte, je connaissais Tahar Haddad, sauf que je ne me rappelle pas l'avoir vraiment lu.

Et donc là aussi, je pense que c'est après mon retour de mes études à Paris que je me suis dit, tiens, je vais lire “*omratna fi el chariaa wa el mujtimaa*” (notre femme dans la charia et la société). Et pour être honnête, je ne me suis pas vraiment arrêté sur l'œuvre de Tahar Haddad à cette époque. C'était, je crois, après la Révolution, j'ai assisté à une conférence qui parlait de Tahar Haddad. Ça a suscité ma curiosité et j'y suis allé. Je crois que c'était dans un hôtel du centre-ville, le Majestic. Et là pour la première fois, j'entends parler des *khawatr*, les pensées, de Tahar Haddad. Ce sont des phrases, des petits paragraphes qu'il a écrits l'été 33, après la publication de “*omratna fi el chariaa wa el mujtimaa*” et après la campagne de dénigrement qu'il a subie de la part de toute une partie de la société tunisienne, parce qu'il n'y avait pas seulement les cheikhs de la Zitouna qui étaient contre lui, c'était une question politique. Parce qu'il y avait eu lutte pour la direction du parti après le départ de feu Albi, et Tahar Haddad en a voulu à la direction du parti, après la prise de position, contre la première CGTT, Confédération Générale du Travail Tunisien, fondée par Mohamed Ali Al-Hammi, et Tahar Haddad faisait partie de l'équipe dirigeante. Les syndicats français viennent voir les partis politiques tunisiens et leur disent “on veut que vous preniez position contre ce syndicat tunisien”. Et dire aux travailleurs tunisiens “adhérez au syndicat français, il n'y a pas de problème”. Et c'est ce que font les partis politiques, et notamment le parti du Destour, donc il y avait parmi les signataires des dirigeants du Destour. Tahar Haddad en a voulu à la direction du parti, et notamment à Mohieddine Klibi, il a dit que c'était un coup de poignard dans le dos. Donc je pense que la campagne, ce n'était pas seulement les cheikhs conservateurs, c'était également le Destour, c'est le parti politique.

Il écrit ces *Khawatr*, et là j'ai trouvé des réflexions d'une très grande modernité sur la relation entre l'islam et l'histoire, sur la vie et l'évolution, sur plusieurs thématiques, la liberté, etc. Et je me suis dit qu'il y avait quelque chose à lire et qu'on pouvait travailler

sur ce monsieur. Je suis revenu à “Nos femmes dans la charia et la société”, mais également à “Travailleurs tunisiens et émergence du mouvement syndical en Tunisie” en 1927, et les pensées. Et quand j'ai lu tout ça, je me suis dit Tahar Haddad n'est pas seulement celui qui émancipe la femme, il est plus large que ça. Tahar Haddad, soutient, porte la question nationale contre la colonisation et il porte la question sociale contre le capitalisme, et notamment le capitalisme colonial, et il porte la question sociétale, qui est donc l'émancipation de la femme et pas que, l'émancipation des musulmans en général, des traditions qui les maintiennent en retard finalement. Et donc il y a toute une vision globale dans laquelle on peut justement insérer la question de l'émancipation de la femme. Et donc, quand j'écris le livre, la question de l'émancipation de la femme, c'est le quatrième chapitre. Parce que dans les premiers chapitres, je reviens sur la question économique et sociale, justement, la question du syndicat, et la question de ce que j'appelle la philosophie ou la vision de Tahar Haddad.

Et ce que j'ai découvert, vous avez raison de parler de grandeur, je pense qu'on n'a pas eu un aussi grand penseur depuis. On a eu de grands penseurs, on a eu quelqu'un comme Hichem Djaït, c'est vrai, mais un intellectuel qui pense les problèmes de son temps et qui nous donne les solutions pour sortir de certains problèmes justement. Quand je dis intellectuel, je dis quelqu'un qui n'est pas seulement dans la pensée et dans la théorie, qui est sur le terrain, qui est dans un parti politique, qui est dans un syndicat. Et donc je suis très admiratif jusqu'à ce jour, nous sommes lundi, vendredi dernier il y a eu au CREDIF un colloque pour les 90 ans de la disparition de Tahar Haddad. J'y ai participé et je leur ai dit qu'on avait affaire à un grand monsieur, un très grand monsieur. Peut-être qu'on n'a pas encore réalisé l'importance de tout ce qu'il nous laisse. Et notamment l'histoire, l'idée d'historiciser l'islam.

C'est quoi son idée de génie ? C'est ça. L'islam veut qu'il y ait de l'égalité parmi les hommes. L'islam veut la liberté. L'islam nous rappelle l'unicité de Dieu. Ça, c'est son message éternel. Mais l'islam, quand il est venu, il est venu dans l'Arabie du 7^e siècle, avec les mentalités de ces gens-là. Alors de deux choses l'une. Ou bien ils gardent le message exigeant de liberté et d'égalité, et il est rejeté, il ne réussit pas dans l'histoire, il n'est pas adopté, ou bien il fait des concessions. Et il a fait des concessions. C'est ça l'idée de génie. Et en faisant les concessions, il nous montre un chemin. Il nous dit, voilà, aujourd'hui je n'ai pu faire que ça. Mais après, continuez sur cette voie-là. Et donc il a encouragé la libération des esclaves mais il n'a pas interdit l'esclavage, et il nous dit après la mort du prophète, si vous pouvez le faire, abolissez l'esclavage. Il a limité la polygamie à quatre femmes, et il a dit dans un verset vous ne pourrez pas être vraiment juste envers les quatre. Et donc il nous a montré le chemin à suivre. La femme n'héritait pas, et il lui donne la moitié de l'héritage du frère. Et donc il nous montre la voie. Et encore, celle-là, peut-être qu'elle n'a jamais été appliquée, la moitié au frère. Son idée de génie, c'est ça, il y a l'islam pur, l'islam *alkhals*, et l'histoire et l'islam historique, l'islam qui a dû composer avec l'histoire. Il y a l'idée de gradualisme dans l'islam, et on l'a vu dans la vie même du prophète, quand un verset vient abroger un autre verset. Et donc, poursuivez dans le *tadarroj*, dans le gradualisme, et vous pouvez même instaurer l'égalité parfaite entre l'homme et la femme même si le Coran ne le dit pas.

Avec cette philosophie, il nous dit qu'on peut aller au-delà de la lettre du Coran. Je pense que c'est pour ça qu'il a été combattu par les hommes de l'université mosquée de la Zitouna. Ce n'est pas la deuxième partie du livre, où il parle de ce qu'endure la femme, etc., elles

devraient aller à l'école, elles devraient pouvoir sortir de la maison. Ça, ça ne pose pas de problème. C'est la première partie de la législation, et surtout, *ettamhit*, où il énonce cette philosophie. Cette philosophie nous dit que non seulement la charia est obsolète, mais qu'on peut même passer outre la lettre du Coran. Et donc ça, ça ne pouvait pas passer pour les gens de la Zitouna.

Habib

Même pour un tunisien ça ne passerait pas.

Baccar

Bien sûr. Vous savez ce qu'a dit Taha Hussein quand il a fermé le livre ? Ce jeune homme a devancé son époque de deux siècles. Et donc je leur ai dit au CREDIF, dans quatre ans, ce sera 2030, il y aura eu un siècle et encore un siècle et il aura encore un siècle d'avance sur nous. Ca, c'est le premier aspect.

Le deuxième aspect, c'est le fait qu'il a quand même participé à fonder un syndicat. Et donc, ce n'est pas un *mouslah*. Est-ce que vous avez vu un *mouslah* fonder des syndicats ? Moi, je pense qu'avec Tahar Haddad, c'est les débuts de la gauche en Tunisie. Si les gens de gauche étaient intelligents, ils comprendraient qu'une gauche tunisienne est née dans la pensée de Tahar Haddad parce que, bon, il était au Destour, c'est vrai, mais c'était un socialiste. Et Ahmed Douraï était un socialiste, son compagnon de route, son fidèle compagnon de route. Et vous savez, les gens qui lisent "Les travailleurs tunisiens et l'émergence du mouvement syndical en Tunisie". Ils sont toujours étonnés par l'introduction. L'introduction constitue une énigme. C'est une lecture un peu de l'évolution de l'histoire à partir des débuts jusqu'à la fondation des syndicats en Europe et des partis politiques de gauche, etc. Et c'est une lecture un peu marxiste de l'histoire. Et tout le monde s'est dit, mais comment ce jeune homme qui a étudié à la Zitouna et qui ne maîtrise que l'arabe, parce que Ahmed Douraï a étudié à l'Alawia et il est francophone, Mohamed Ali El Hammi a vécu en Allemagne, comment ce jeune homme a pu accéder à une telle pensée ? Et après, au milieu du livre, il y a l'histoire de la CGTT, c'est vrai, mais il y a une analyse économique et sociale de la Tunisie, avant la colonisation et après la colonisation. Et là, on trouve le concept de classe sociale. Nourredine Dougui dit que c'est la première fois que dans un livre tunisien on utilise le concept de classe. Parce qu'en Tunisie, on dit toujours citadin et bédouin.

Et donc, un élément de réponse, ce n'est pas moi qui l'ai trouvé, c'est l'historien Kraiem qui a écrit un livre sur le mouvement socialiste et syndical entre 1920 et 1930. Il dit, ce livre a été écrit par Haddad, incontestablement, mais Haddad synthétise les débats qu'il y a eu entre les fondateurs de la CGTT. Finalement, il pense un développement à partir du concept de coopération. Et donc, l'idée des coopératives que plus tard l'UGTT va proposer en 1956, elle existe dans la pensée des syndicalistes de la CGTT. Ce livre, Haddad le construit autour de la synthèse qu'il a lui-même fait des débats où il y avait Mohamed Ali qui prônait un socialisme lassalien peut-être issu de son expérience berlinoise et Mokhtar El Ayari, qui lui était affilié au Parti communiste à l'époque, et d'autres syndicalistes qui avaient peut-être d'autres visions socialisantes. Et donc, ce livre est très riche.

Et je voudrais ajouter une chose. Quand Mohamed Ali et ses camarades ont annoncé la fondation de la CGTT, ça a gêné les syndicalistes français et un certain Joachim Durel, qui était à la direction du Parti Socialiste et des syndicats français. Ils leur ont dit, attention, là,

vous êtes en train de diviser la classe ouvrière et c'est une erreur mortelle. Il ne faut pas diviser la classe ouvrière sur une base nationaliste ou ethnique, parce que nous, nous sommes des internationalistes. Tous les travailleurs sont frères. La question était tellement délicate que Léon Jouot, secrétaire général à l'époque de la CGT, est venu à Tunis pour étudier la question. Les syndicalistes tunisiens l'ont reçu à la Bourse du Travail et il y a eu une polémique entre Durel et Mohamed Ali, et entre Durel et Mokhtar El Ayari. Qu'a dit Mohamed Ali ? Il a dit cette chose magnifique qui est imparable, "Nous ne voulons pas diviser la classe ouvrière. Nous voulons fonder un syndicat, une confédération tunisienne. Et nous, nous appartiendrons à l'internationale qui est je ne sais plus où en Europe, puisque la Tunisie existe, ici c'est un protectorat, ce n'est pas la France. Donc pourquoi vous nous privez d'appartenir à cette internationale ? On n'est pas pour diviser la classe ouvrière, la preuve, nous demandons aux Français et aux Italiens d'adhérer à la CGTT". C'est magnifique ! Bon, on voit la condescendance de la part de Durel qui a répondu "nous sommes des millions et vous êtes quelques milliers. Si vous voulez progresser, il faut vous joindre à nous, sinon vous restez dans vos traditions hyper retardataires". Il a écrit ça dans un article qui est dans la revue Tunis Socialiste. Haddad a répondu dans je ne sais plus quelle revue maintenant, et lui dit, "ah oui, on a compris votre internationalisme, qui ne dépasse pas les frontières de l'Europe. Nous, on n'y a pas accès". Et il lui a dit, "oui, peut-être que vous pensez qu'on n'a pas compris le concept de lutte des classes, et donc vous commencez par l'exercer contre nous, pour nous montrer ce que c'est". Non, Haddad est un très grand, un grand dialecticien.

J'ai dit dans le livre qu'il utilise l'islam pour combattre les conservateurs de l'islam. Il utilise les principes de l'internationalisme ouvrier pour combattre les socialistes français et les syndicalistes français. Et il est très fort. Ça reste pour moi une énigme quand même, cette idée d'historiciser l'islam et de dire que l'islam a dû composer avec l'histoire et donc ça relativise un peu le message et on peut dépasser tout ça. En plus il a eu une grande postérité parce que Bourguiba en 56 applique exactement ce qu'il dit dans "Nos femmes dans la charia et la société".

Habib

Vous pensez que Bourguiba a lu Tahar Haddad ?

Baccar

Sûrement parce que finalement que nous dit Haddad dans "*Emraatina fi el chariaa wa el moutamaa*" il est pour l'égalité dans l'héritage mais il dit plus de polygamie. Moi, je considère que la polygamie est une survivance de la *jahiliya*, qu'elle n'a rien à voir avec l'islam, mais que l'islam a dû composer avec ça. Plus de répudiation. S'il y a divorce, il faut que ce soit devant les tribunaux. Et donc, finalement, que fait Bourguiba, il ne faut plus imposer le mariage à des jeunes, il faut qu'ils adhèrent, qu'ils choisissent leur conjoint. Le code du statut personnel, finalement, reprend, ce n'est pas moi qui le dis, c'est Mohamed Charfi. Il dit, tout le monde connaît le rôle de Bourguiba dans la promulgation du code du statut personnel, mais il faut rappeler que ce code a été construit autour de la théorie de Tahar Haddad. Donc, il y a Bourguiba et plus tard, Mohamed Talbi ou Mohamed Charfi, quand on lit leurs publications, leurs œuvres, comment ils défendent la réforme nécessaire en pays d'Islam ? Avec les mêmes arguments de Tahar Haddad. Ce que je viens de

d'énumérer. L'Islam a dû composer avec l'histoire, il nous montre la voie et il faut continuer sur cette voie.

Habib

C'est encore valable aujourd'hui ?

Baccar

Je pense qu'il n'a pas été dépassé. De toute façon, on a encore du chemin à faire, ne serait-ce que pour l'égalité dans l'héritage.

Habib

J'ai presque envie de vous coller une étiquette comme ça, rapide. Vous êtes un peu le spécialiste des deux énigmes intellectuelles et politiques, Haddad, Gramsci.

Baccar

En tout cas, ce qui est sûr, c'est que c'est que je les aime ces deux-là. C'est un ami qui me l'a dit. Il m'a dit, toi, quand tu écris sur quelqu'un, c'est qu'il y a de l'amour. Et donc, oui. Et il y a un parallèle à faire entre les deux. Parce que les deux ont été défaits de leur vivant et ils sont en train de gagner après leur mort. Surtout Haddad. Bon, Gramsci aussi, mais bon, maintenant, l'idéal communiste, on sait où il en est, mais Haddad est en train de gagner. Il a gagné déjà en 1956, mais il est encore en train de gagner. Qui se rappelle encore des gens qui l'ont combattu, qui l'ont humilié, qui l'ont mis au banc de la société ? Ils ne sont plus là, c'est-à-dire que l'histoire ne les retient pas, mais lui, il est encore là.

Habib

Et Gramsci, vous êtes gramscien ?

Baccar

C'est une bonne question. Qu'est-ce qu'être gramscien ? De la part des marxistes orthodoxes, disons, Gramsci est particulier, ils parlent d'hérésie gramscienne, hérésie par rapport au marxisme, dans le sens où Gramsci serait le théoricien des superstructures. Et c'est vrai que Gramsci ne s'intéresse pas beaucoup à l'économie finalement. Pour lui, il y a des enjeux importants qui se situent au niveau de la politique et au niveau de la culture et de l'idéologie. Alors que pour les marxistes, ça ce sont des conséquences de ce qui se passe dans les rapports sociaux et économiques. Et donc pour les marxistes, c'est secondaire ce qui se passe au niveau de la politique et de l'idéologie. Lui, il dit non. Ce qui se passe au niveau de la politique et au niveau de l'idéologie est important. Il y a des luttes à mener à ces niveaux-là. Si c'est ça, être gramscien, peut-être que je suis gramscien, oui. Sûrement.

Habib

Comment on pourrait, c'est mon avant-dernière question, s'appuyer sur les trois grandes références, surtout les deux dernières, Haddad et Gramsci, la troisième c'est Ibn Khaldoun bien sûr, mais en tant que background intellectuel et bagage intellectuel fort, pour sortir de cette crise tunisienne, tuniso-tunisienne, est-ce qu'il n'y a pas une voie là-dedans, pensant à la question méridionale, la relation entre la

femme, la femme et la question méridionale en Tunisie, est-ce qu'il n'y aurait pas une voie là-dedans ?

Baccar

Je vais vous dire quelque chose qui va vous plaire, sûrement, parce que vous avez travaillé sur les femmes rurales, etc. À un certain moment, il y a eu ces accidents de camions et il y a des femmes qui sont blessées et qui meurent parfois à cause de ces accidents-là. J'écrivais encore dans Attariq Al Jadid, c'était après la révolution, et j'ai dit, en lecture marxiste, ces femmes sont les victimes d'une triple domination.

Dans l'économie mondiale, la Tunisie est dominée. Dans la Tunisie, la paysannerie est dominée. Et parmi les paysans et parmi toute la population, la femme fait l'objet de la domination masculine. Dans le manifeste communiste, Marx dit que les prolétaires sont en bas de la société et quand ils se relèveront, toute l'architecture de la société capitaliste éclatera. Et donc ces femmes-là sont vraiment au bas de la société et c'est grâce à elles que ce pays tient. C'est grâce à elles qu'on a accès à des aliments encore à la portée, plus ou moins. Et donc, je reviens à votre question féminine, question méridionale. Haddad, pour moi, est encore indépassable. Je ne vois pas une réforme qui donne plus de droits aux femmes. Et ce qui manque encore, c'est qu'en 2017 feu Kaïs Sebsi a essayé de faire passer sans succès l'héritage. Si on veut atteindre ça, c'est avec la stratégie proposée par Tahar Haddad. Il ne peut pas y avoir une réforme qui passe dans nos sociétés qui ne soit pas basée sur une réinterprétation du texte religieux. On ne peut pas venir dire aux Tunisiens, tiens, il y a les droits universels de l'homme, etc., c'est notre boussole. Non, ça ne marchera pas. Si on leur dit, voilà comment on peut lire l'islam, voilà comment on peut interpréter certains versets du Coran, c'est ce qu'a fait Bourguiba en 1956, parce qu'il a mis à côté de lui le mufti pour la caution, Benachour ou Jaït, je ne sais plus qui, et donc c'est ça la réforme. La méthode de la réforme, c'est ça.

Mais pour répondre à votre autre question, donc Gramsci, Haddad, Ibn Khaldoun, pour nous aider à sortir de la crise, moi je pense que c'est la gauche qui doit être interpellée. Ce ne sont pas des individus ou des intellectuels isolés. La gauche, c'est paradoxal, elle a une histoire dans ce pays. Mais c'est une histoire qui est portée par des élites qui sont en rupture avec la société. La gauche n'est pas enracinée dans la société. Ce qu'avaient fait Haddad et Mohamed Ali, etc., ça c'était... En arabe, on dit *tabi'ah*, ou en italien, *ambientale*. Prendre des idées à valeur universelle ou qui sont nées ailleurs, et les adapter à l'environnement local. Et moi, je pense que c'est ce qu'il faut faire, c'est vraiment ce qu'il faut faire. Et Haddad a réussi, il a trouvé la parade, mais est-ce que la gauche voit en lui un annonciateur ou un fondateur, ou bien ils pensent que c'est un *mouslah*, qu'on peut cataloguer seulement dans cette question de l'émancipation de la femme, alors qu'il est plus large que ça.

Habib

Est-ce que ça devrait être un peu l'obligation en termes d'engagement de l'intelligentsia et des intellectuels aujourd'hui ?

Baccar

C'est-à-dire ?

Habib

Quand on est dans les sciences sociales, je reformule la question, est-ce que quand on est dans les sciences sociales on doit être obligatoirement engagé ? Est-ce que les sciences sociales, ce sont des sciences engagées ?

Baccar

Pour moi, en bon marxiste, bourdieusien, bien sûr. Dès le moment où on perçoit la société comme un champ de lutte, un champ de domination, qu'est-ce que ça veut dire être neutre ? Qu'est-ce que ça veut dire être objectif ? Bourdieu, il a un paragraphe magnifique dans "Les questions de sociologie", où il dit, "Marx peut savoir la vérité de Bakounine mieux que Bakounine, et Bakounine peut savoir la vérité de Marx mieux que Marx. Mais on ne peut pas être Marx et Bakounine à la fois". Si on est dans une société, il y a un pôle dominant et un pôle dominé et il y a une vérité qui sort du pôle dominant et il y a une vérité qui sort du pôle dominé.

Et dans les sciences sociales, c'est comme ça que finit le paragraphe, la vérité est l'objet d'antagonisme. La vérité est antagonique.

Et donc, votre question est fondamentale. Pourquoi ? J'enseigne l'économie. Et en économie, il y a l'économie orthodoxe, l'économie libérale, et il y a les hétérodoxies, qui sont minoritaires, mais qui n'ont pas disparu. Il y a encore des théories qui s'inspirent du marxisme, de l'institutionnalisme, de Keynes. Et ça, ça a été peut-être un de mes premiers écrits quand je suis rentré. Je l'ai publié dans Réalités. En 2003, Feu Chedly Ayari a publié un livre très intéressant, que je vous conseille, parce que peu le connaissent. "Le système de développement tunisien" paru au Centre de Publication Universitaire, et qui analyse le modèle de développement tunisien de 1956 à 1986. Et dans un compte-rendu de ce livre, Hakim El Hamouda dit que c'est une très belle analyse, c'est une analyse qui se fonde sur l'histoire, sur les institutions, et pas seulement sur l'économie pure. N'y aurait-il pas une école tunisienne, justement, qui a ces caractéristiques d'analyser l'économie à partir des institutions et de l'histoire ?

J'enseignais à l'époque à Jendouba, on avait des problèmes avec le doyen qui n'était pas économiste, mais qui demandait quelles étaient ces matières qu'on enseignait en économie ? Il y avait une matière éthique et économie. Il disait, "non, non, on n'a pas besoin de ça. Nous sommes à Jendouba, on a besoin d'économie agricole". Bon. Pour vous dire un peu comment il raisonnait. Mais en fait, il n'y a pas que Jendouba. Quand je suis rentré en 99, donc 'étais parti en 90, je suis rentré en 99, les matières enseignées que j'ai trouvées, les matières à contenu historique, à contenu critique, avaient disparu. Et donc, la matière de feu à Aazam Mahjoub, développement, la théorie de développement, n'existait plus. La matière de structure, système économique de Khaled Manoum, n'existait plus. En 1986, j'avais un cours de mode de production, figurez-vous. Et donc, c'était Marx. Puis il y avait histoire, puis il y avait le cours de crise, crise et fluctuation. Il y avait un cours de croissance et répartition. C'est ça l'économie. Tout ça a disparu et il ne restait que les matières techniques. Et donc j'ai écrit un article en réponse à Hakim El Hamouda pour lui dire peut-être qu'il y a une école tunisienne qui pense l'économie à partir de l'histoire et des institutions, mais elle ne risque pas de survivre longtemps vu ce qu'on en sait dans les programmes d'économie.

Mais ça c'est une question fondamentale. Je dis à mes étudiants d'économie que pour être bon en économie, il faut avoir une culture politique et historique minimale. Si vous n'avez pas ça... Et donc, bon, je risque de vous choquer, mais parfois, dans un cours même de

master, quand je dis Lénine, on peut me dire, mais c'est qui ce monsieur ? Alors que nous, on a fait nos premiers pas dans le cursus en économie, avec le livre de Pulitzer, avec la fameuse préface de Marx de 1959, qui présente le matérialisme historique et qui nous dit “sur cette structure s'élève toute une superstructure” et qui parle de la révolution, etc. Et donc, voilà, ça c'est un vrai problème.

Habib

Il me reste dernière question que je pose à tout le monde. Elle ne vous est donc pas spécifique. Elle est imposée par l'actualité malheureusement, ça concerne une actualité qui n'est pas tunisienne, mais qui nous touche, Gaza. Qu'est-ce que vous avez à dire là-dessus ?

Baccar

Nous avons vécu depuis le 7 octobre 2023 quelque chose de terrible. Les Tunisiens, en tout cas, je suis sûr aussi qu'en dehors de la Tunisie, pour ne rien vous cacher, mes camarades gramsciens, de Sardaigne et de Naples, de Rome, peut-être qu'ils l'ont vécu comme nous l'avons vécu. Je vois ce qu'ils postent sur Facebook. Quelqu'un a dit Sartre a écrit la question juive et depuis ça a mis les choses au clair. Il n'y a pas quelqu'un pour écrire la question palestinienne ? après tout ce qu'on a vécu, après toutes les horreurs qu'on a vues. Et malheureusement, ces horreurs ne sont pas dites, c'est-à-dire qu'elles sont toujours justifiées à partir du point de vue des dominants. Mais Gaza est devenu quelque chose de... Moi, je pense que ça touche et ça concerne, au-delà des Palestiniens et au-delà des Arabes, tous les hommes assoiffés de justice dans ce monde, ou bien qui croient à l'existence de droits, de règles au moins au niveau mondial. Je suis sûr que vous avez été comme moi, étonné, pas étonné seulement, ému par la réaction des populations dans certains pays d'Europe par rapport à Gaza. Je ne sais pas, je ne vais pas parler des Espagnols, ça fait longtemps qu'ils sont en train de montrer leur solidarité. Mais les Italiens, je rencontre dans le cadre d'échanges des professeurs italiens et ils me disent, l'Italie où il y avait une vraie gauche, où il y avait des syndicats puissants, c'est terminé maintenant, il n'y a plus rien. Je leur dis que nous on a l'UGTT, ils me disent mais ça c'est une grande chose, vous avez encore une structure syndicale qui représente un contre-pouvoir quelque part. Et donc là, je vois les dockers de Gênes qui disent on va faire grève et on ne va plus permettre le transport des armes. Et puis ça va au-delà de Gênes, c'est Naples, je ne sais plus quelle autre ville côtière, puis on décrète une grève générale. Les syndicats décrètent une grève générale pour Gaza. Moi je me dis qu'il y a quelque chose qui est en train de se passer. En tout cas ce qui est sûr c'est que tout le récit construit sur la souffrance des Juifs pendant la Deuxième Guerre mondiale, les Holocaustes, etc., ça ne marche plus maintenant, après ce que nous avons vu, ce que tout le monde a vu en direct presque tous les jours.

Et, bon, voilà, je termine sur ça, j'avais publié quelque chose sur Gaza sur ma page de Facebook, et il y a un ami Facebook qui vient me dire, oui, mais il n'y a pas que ça, il y a les problèmes au Soudan. Pourquoi, pourquoi Gaza ? Bon, c'est un collègue qui est plus âgé que moi, et donc je dois lui parler avec les égards dûs à cette différence. Je lui ai dit, mais monsieur, je ne savais pas qu'il y aurait un jour où j'aurai à vous expliquer la centralité de la question palestinienne, qui concerne pas seulement les Palestiniens, qui a une portée presque universelle aujourd'hui. Voilà.

Habib

Gaza 2025, c'est un peu le Vietnam ou c'est complètement autre chose ?

Baccar

C'est le Vietnam parce que les étudiants sur les campus bougent, peut-être, oui, Oui, mais je pense que c'est plus particulier, parce qu'au moins au Vietnam, il y avait une guerre dans le sens où il y avait une armée face à une autre. Mais là, il n'y a pas ça. Il y a des militants, il y a des guerriers à Hamas, ça c'est clair, mais ce qu'on a vu, c'est un déluge de feu et de fer qui s'abat sur des civils.

Habib

Un génocide.

Baccar

Exactement.

Habib

Vous l'utilisez, le mot génocide ?

Baccar

Je l'utilise. Ça a été dit dès les premiers mois par Francesca Albanese et ça a été dit par les gens qui s'occupent de génocide dans le monde. Ils ont dit, voilà, nous avons toutes les conditions pour parler d'un génocide. C'est clair !

Habib

Si Baccar, j'ai forcément oublié trop de questions.

Baccar

C'est l'avantage de l'improvisation et c'est le défaut de l'improvisation !

Habib

Voilà, c'est impossible de faire le tour. Merci beaucoup.

Baccar

Je vous en prie, ça a été un plaisir.

Habib

Je suis vraiment flatté par cette opportunité d'échanger un peu avec vous.

Baccar

Si Habib, c'est moi qui suis flatté d'avoir été choisi parmi les intellectuels de la Tunisie, du Maghreb pour parler de ma production, de mes réflexions, de ma petite histoire.